

Bāmiyān, disparition, et renaissance éphémère

Lorsqu'une bibliothèque brûle, qu'un navire sombre, qu'un village s'écroule, il se produit un arrêt du temps pendant lequel notre rapport au monde est pétrifié. Toutes les questions et les réponses qui tentent de saisir l'insaisissable ne font que nous renvoyer à notre impuissance de témoin. Lorsque ce ne sont pas les éléments naturels qui détruisent l'existant mais les hommes qui abolissent sauvagement un passé pétri d'histoire et de culture, alors, d'autres hommes se sentent concernés et investis d'une réparation à offrir à ceux qui, comme eux, ont été pris de sidération par des actes barbares. Lorsque les talibans ont fait exploser le 11 mars 2001 les trois bouddhas à Bāmiyān, scène filmée et diffusée dans les heures qui ont suivi, le monde s'est ému profondément car tout ce qui touche au patrimoine de l'humanité est de fait « sacré », au sens d'intouchable.

Alors, comment redonner vie à ce qui a disparu ou est en voie de disparition ? C'est un voyage poétique et artistique que Patrick Pleutin nous invite à faire dans cette exposition d'installations, de courts-métrages, de photos, de dessins peints, qui retracent les moments de rencontres, à deux reprises, de l'artiste dans les vallées de Fōlādī, Kakrak et Bāmiyān. Une vitre placée sur un chevalet adapté lui permet de dessiner en superposition la niche vide où se trouvait le bouddha de 55 mètres de haut, creusé dans la falaise. Il y placera pour le temps de l'effectuation un nouveau bouddha tracé sur la vitre à la peinture blanche, évoquant la couleur évanescence d'un fantôme resurgi d'une mémoire à partager. Une fois réalisé ce moment d'éternité fugace, l'image est effacée, et l'eau coule sur la vitre comme une pluie de chagrin sur la chose disparue.

Avec les bouddhas, ce sont les peintures murales situées dans des grottes que Pleutin questionne. Il s'est nourri de ces dessins pour proposer des « variations » autour des thèmes et des sujets choisis. Il y voit là des problématiques de la peinture, voisines de celles de Matisse, une peinture en aplat, sans ombre. L'ombre n'apparaît pas dans la représentation du sacré, car elle inscrit les formes dans un espace profane en matérialisant le poids de leurs réalités physiques.

Dès l'entrée de l'exposition nous sommes accueillis par une installation faite de sept grands châssis en losanges superposés et éloignés les uns des autres sur toute la hauteur. Ils sont tendus d'un film transparent sur lequel l'artiste a repris le dessin des plantes prélevé dans les grottes. Le pinceau trace une gestuelle de couleur blanche qui redit l'idée du fantomatique, de l'apparition, du surgissement du néant. Le tracé qui cerne et délivre les images tirées de l'herbier et du bestiaire est dessiné de façon rapide, dans un souffle, comme si l'exécution enlevée devait se prémunir de la possible disparition irrémédiable et programmée de l'image. Dessiner vite de peur que ça s'efface... Mais c'est aussi un temps de caresse que pose le pinceau sur le support tendu.

Dans cette exposition tout est apaisement, comme une qualité première en opposition à la violence, à l'agressivité des hommes et à celle du temps. Le spectateur pourra lui aussi caresser les pages de ces grands cahiers offerts au public pour cheminer à travers les dessins colorés réalisés sur place en Afghanistan par Patrick Pleutin. Peut-être portent-ils encore le parfum des pollens, les odeurs et les saveurs de poussières de terre emportées de ces lieux. Une bande-son accompagne les visuels dans la salle des murmures, les mots d'une poésie dite par des poètes et des poétesses semblent sortis des livres ouverts. Une spectaculaire tapisserie longe un mur et offre en écho la calligraphie d'Atiq Rahimi, qui danse une liberté poétique déliée, rappelant à propos de Bāmiyān, que le mouvement et le verbe sont l'expression du vivant...

Bernard Muntaner, commissaire d'exposition et critique d'art, janvier 2019

Patrick Pleutin

L'artiste plasticien s'attache à mettre en relation sa pratique picturale avec d'autres disciplines (danse, musique, littérature, sciences), principalement sous la forme de performances. En 2001, suite à la destruction des bouddhas de Bāmiyān en Afghanistan, il engage une réflexion : de quelles façons et à quelles fins rendre la dimension sensible de ce qui a disparu ou s'efface peu à peu ? Comment activer une mémoire pour mieux l'inscrire dans notre contemporanéité ? pleutin.com

À propos de Bāmiyān

Expositions

- 2019 *Fragments, Bāmiyān*, Les Quinconces-L'Espal, Scène nationale du Mans
- 2017 *Croquis cartographiques*, cartographie expérimentale des grottes de Bāmiyān, avec Yona Friedman et Jean-Baptiste Decavèle, galerie Michel Journiac, Paris
- 2016 *Une identité culturelle afghane ?*, Archives nationales d'Afghanistan, Kaboul | Production : Les Archives Nationales afghanes et afghanculturemuseum, avec le soutien de l'Ambassade de France en Afghanistan
- 2015 *Univers du cinéma d'animation. Focus sur le studio Les Films de l'Arlequin*, storyboards, dessins préparatoires et maquettes du film Bāmiyān, Chapelle du Conservatoire d'Art et d'Histoire, Annecy
- 2010 *Makings of an Artist II, Afghanistan 2010: The contemporary challenge*, projet du musée virtuel afghanculturemuseum.org (Pascale Bastide), Galerie Nikki Diana Marquardt, Paris
- 2009 *Bāmiyān*, peintures, Galerie Guigon, Paris
- 2008 *Réalités et utopies des paysages*, Biennale d'art contemporain de Cachan, Orangerie de Cachan

Résidence

- 2016 *La destruction du sensible*, 15^e anniversaire de la destruction des bouddhas, performances dessinées dans les grottes et paysages de la vallée de Kakrak, Fōlādī et Bāmiyān, Afghanistan, août. Avec le soutien de l'Ambassade de France en Afghanistan

Autour de l'exposition

→ visites (gratuites)

Notre équipe vous accueille, seul-e ou en groupe. Pour les groupes associatifs et scolaires : visites accompagnées d'un médiateur, du lundi au vendredi, sur rendez-vous

→ dimanche 24 mars

visites en présence de l'artiste et de médiateurs, repas partagé, atelier tout public (sans réservation, selon la place disponible)

Renseignements et réservations
billetterie@quinconces-espal.com
02 43 50 21 50

Filmographie

- 2019 *Yosof & Zolaikha*, film d'animation d'après le texte éponyme de Djami (15^e s.), 7 épisodes de 3 min, sortie prévue fin 2019 | Coréalisateurs : Nasir Hashimi (Kaboul), Patrick Pleutin | Montage et compositing 3D : Jérémy Justice (Le Mans) | Production : afghanculturemuseum.org
- 2018 *Les Fantômes de Bāmiyān*, 30 min | Coréalisation : Patrick Pleutin et Mehdi Zafari | Production exécutive : 24images Production
- 2008 *Bāmiyān*, film d'animation, 15 min | Production : Les Films de l'Arlequin et Arte

Performances

- 2018 *Dessins*, avec Donna Nassery (musicienne), Journées européennes du patrimoine, Ambassade Islamique de la république d'Afghanistan en France, 16 septembre
- 2017 *Allumer/éteindre : la peinture confrontée au numérique*, peintures éphémères et numériques, avec Jean-Baptiste Decavèle, La Terrasse, espace d'art de Nanterre, 17 novembre

Numérique

- 2017 *Mémoires de Bāmiyān*, web-documentaire, 16 films. Réalisation : Patrick Pleutin et Mohammad Mehdi Zafari. Coproduction : 24images Production et l'Institut Français d'Afghanistan
- 2002 *afghanculturemuseum.org*, musée virtuel, création artistique avec Pascale Bastide

Publications

- 2017 *Mémoires de Bāmiyān*, livret-cartographique, Institut français et Palais de Tokyo, Paris
- 2016 *Une identité culturelle afghane ?*, livre d'artiste à l'encre pigmentaire, texte original d'Atiq Rahimi, édition afghanculturemuseum.org, Archives nationales d'Afghanistan, Kaboul
- 2009 *Bāmiyān*, catalogue, textes d'Emmanuel Rivière et de Vincent Pélissier. Galerie Guigon, Paris

Évènement

- 2017 *Mémoires de Bāmiyān*, Palais de Tokyo, Paris, 11 mars. Production : Institut français et Ambassade de France en Afghanistan en partenariat avec le Palais de Tokyo et France Culture

L'Espal

60-62 rue de l'Estérel,
72100 Le Mans

Tramway :
ligne T2 direction Espal,
terminus Espal/
Arche de la nature

Bus :
ligne 6, arrêt Espal

Horaires d'ouverture

mar 14h – 18h30
mer 10h – 12h30
14h – 18h30
jeu 14h – 18h30
ven 14h – 18h30
sam 10h – 13h
14h – 17h

Œuvres en vente, prix
sur demande. Affiche : 5€

Arts visuels – exposition Patrick Pleutin *Fragments, Bāmiyān* 1^{er} mars – 25 mai 2019 L'Espal, Le Mans



Les Quinconces
L'Espal Scène
nationale du Mans
quinconces-espal.com

Patrick Pleutin a répondu à l'invitation d'Harry Rosenow. Production de l'exposition Les Quinconces-L'Espal, Scène nationale du Mans avec le soutien de afghanculturemuseum.org, 24images Production L'Institut français d'Afghanistan | Les Quinconces-L'Espal et Patrick Pleutin remercient Atiq Rahimi, Bernard Muntaner, Bismillah Khusravi, Farid Rezakallah, Jean-Baptiste Decavèle, Jean-Michel Marlaud, Jérémy Justice, Joséphine Guin, Mehdi Zafari, Nicolas Pfeiffer, Pascale Bastide, Pascal Hanse, Pierre Cambon, Tareq Sarem, Zolaykha Sherzad (Zarif Design, Kaboul).

Fleurs de Bāmiyān, réminiscences...

Au cœur des « montagnes neigeuses », le site monastique de Bāmiyān, creusé à flanc de falaise, entre deux buddhas de taille monumentale, sculptés à même le roc, est orné de peintures (5^e-7^e s.). Celles-ci illustrent la rencontre des mondes iranien et indien aux temps de l'expansion de l'Iran sassanide (224-651) sur ses frontières à l'Est et de la diffusion du Bouddhisme, à l'époque post-gupta (6^e-7^e s.), vers l'Asie du nord-est, programme iconographique global dont la clé s'est perdue, à l'ombre d'un bouddhisme peut-être d'obédience royale, aux intentions pédagogiques et didactiques, missionnaires ou eschatologiques. Traces – Résurgences – Résonances – Transparences – fragments peints, des bribes de compositions apparaissent, se fondant dans la roche, au point que le regard se perd et peine à décrypter le thème, piégé par l'anamorphose et les jeux de lumière, quand la peinture disparaît dans la pierre ou quand celle-ci s'imisce, sans y être invitée, comme élément à part entière de la décoration.

Par-delà le masque de l'iconographie, plaquée sur le décor, surgit un univers de formes abstraites, géométriques ou bien naturalistes – un herbier improbable relégué sur les marges, à la manière des tapisseries gothiques, dont l'origine renvoie, en partie tout au moins, aux peintures d'Ājanta dans le sous-continent indien et qu'on retrouve jusqu'en Asie centrale sur les murs de Quca, dans l'actuel Xinjiang; un répertoire animalier importé directement d'Iran, sanglier à la tête coupée dans un médaillon emperlé, dont l'écho se retrouve sur les robes des dignitaires turcs du site d'Afrasiab ou dans les soieries retrouvées du cimetière d'Astana, dans l'oasis de Turfan, aux portes de la Chine; autre thème issu du répertoire sassanide, décliné sur les reliefs de Taq-i-Bostan, celui des deux oiseaux qui tiennent un collier dans leur bec, là encore au centre d'un médaillon à motifs emperlés, un motif qu'on retrouve à Kyongju dans la péninsule coréenne à l'époque du Silla unifié (7^e-10^e s.), sculpté dans le granit.

Plus inattendue est l'image du poulpe, qui rythme le plafond, dans un site qui s'élève à 2500 mètres, peut-être un souvenir lointain de Méditerranée comme le sont ces figures de chevaux ailés ou bien de femmes-oiseaux, quand les musiciennes évoquent l'Inde. Ce vocabulaire s'inscrit dans un cadre architectural, les motifs animaliers décorant le plafond au quadrillage quasi-mathématique, sur un mode régulier et très

systématique, ou, pour ce qui est des rinceaux, de l'herbier réaliste ou rêvé, rehaussant un programme extrêmement codé, en vue peut-être de l'humaniser en lui donnant une connotation naturelle et terrestre. Les fleurs de Bāmiyān, infiniment fragiles, ont pourtant survécu dans ces hauteurs glacées, au cœur d'un centre caravanier où se croisent les marchands venus du Nord, de l'Ouest ou bien du Sud, dans cette vallée heureuse qui a vu le passage des hordes de Gengis Khan et les chaos récents. Elles sont restées, dans ce monde minéral à la lumière intense, modestes et incongrues quand les peintures s'effacent par la folie des hommes et par l'effet du temps.

Elles témoignent d'un temps où l'inspiration démarque la Nature, où l'art rupestre est toujours nostalgique de l'architecture de bois, à la manière indienne, mais selon d'autres codes. Les meilleurs exemples en sont ces plafonds à *laternendecke* où les poutres retranscrites dans la roche s'empilent en quinconce pour faire la couverture jusqu'à ne plus laisser que l'ouverture finale évoquée par un dôme, le *puits du ciel*, écho de ces tentes de nomades et de l'ouverture par laquelle s'échappe la fumée, qui fait communiquer le ciel avec la terre – soit le souvenir transcrit à même le roc d'une architecture propre au monde himalayen, de l'Afghanistan au Cachemire, mais que l'on trouve aussi en Asie du nord-est, dans la péninsule coréenne, au royaume de Koguryo, au point que l'interprétation oscille entre une vision atemporelle et l'approche historique, comme si la diffusion de ce type de structure, relativement délimitée dans le temps, répondait en fait à l'extension de l'empire centre-asiatique des Turcs occidentaux (552-630).

Bāmiyān est au sens propre un carrefour ouvert à tous les vents, un carrefour ouvert à tous les mondes, à tous les conquérants, un écrin où les formes apparaissent, s'effacent et ressurgissent au hasard de la roche ou des jeux de lumière, au hasard du regard qui reconstruit toute la beauté du monde, juste le temps d'un rêve, ou d'une reconnaissance. Gengis Khan a fait passer au fil de l'épée tous les êtres vivants de la vallée de Bāmiyān, après la mort de son fils, tué dans une embuscade, sans toucher aux buddhas. Ceux-ci ont disparu en mars 2001, premier acte d'une guerre des images et d'un terrorisme médiatique, où la communication se fait dès lors par de nouveaux

**Se sont évanouis les fées
et les démons
Quand jadis en l'étable
est venu saint Remacle
Et les moines ont fait
ce si triste miracle
La mort des enchanteurs
et des gnomes des monts.**

Guillaume Apollinaire, *Le guetteur mélancolique*

canaux, même si la cible est la même, semer l'épouvante et la peur indicible pour briser toute résistance possible. Les fleurs de Bāmiyān, pourtant, ont survécu malgré leur fragilité et leur délicatesse, peut-être à cause de leur insignifiance, même si elles sont la part du rêve, témoin de la fierté de vivre et de la création. Résonances – Résurgences – Transparences, le monde n'est qu'illusion dans la cosmologie bouddhique.

La falaise de Bāmiyān est là pour mieux en témoigner, tout en soulignant au vu de son décor la gratuité du Beau à travers la silhouette élégante d'une plante aux allures d'arabesque, la fragilité d'une nature éphémère et fugace, qui, cependant, résiste comme le soulignent ces arbres qui ploient sous leur masse de fruits; tout en soulignant enfin que l'humanité est d'abord faite de rêves, d'histoires et de légendes, au point que même les moines bouddhistes se sont crus obligés d'humaniser à la marge un discours, souvent passablement austère, que symbolise le stupa commémorant le parinirvana du Buddha, coupole pleine, juchée au sommet d'une volée d'escalier, entourée d'oriflammes, qui avec le temps suit un plan cruciforme. D'où ces quelques fleurs jetées de manière très gracieuse au hasard des peintures ou ce répertoire animalier purement décoratif, dont la présence à priori ne semble guère s'imposer pour illustrer un dogme qui prône le renoncement et le retrait du monde, l'arrêt de la chaîne des causes et des effets, la fin du désir et de tout attachement.

Pierre Cambon, conservateur en chef, collections Corée, Pakistan/
Afghanistan, musée national des arts asiatiques-Guimet, le 8 janvier 2019

Photographies des livres débutés en mars 2001
et sans cesse augmentés et actualisés depuis.
© Nicolas Pfeiffer 2019 →

